

---

## Bulletin d'histoire politique

**Bouchard, Gérard, La pensée impuissante : Échecs et mythes nationaux canadiens-français (1850-1960), Montréal, Boréal, 2004, 319 p.**

Gaston Côté



---

Volume 13, Number 3, Spring 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1055078ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1055078ar>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Bulletin d'histoire politique  
Lux Éditeur

### ISSN

1201-0421 (print)

1929-7653 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this review

Côté, G. (2005). Review of [Bouchard, Gérard, *La pensée impuissante : Échecs et mythes nationaux canadiens-français (1850-1960)*, Montréal, Boréal, 2004, 319 p.] *Bulletin d'histoire politique*, 13(3), 269–273. <https://doi.org/10.7202/1055078ar>

---

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique, VLB Éditeur, 2005

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

---

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Bouchard, Gérard, *La pensée impuissante : Échecs et mythes nationaux canadiens-français (1850-1960)*, Montréal, Boréal, 2004, 319 p.

GASTON CÔTÉ  
*Étudiant, UQAM*

Dans *La pensée impuissante*, Gérard Bouchard reprend la même démarche d'analyse utilisée dans son dernier ouvrage, *Les Deux Chanoines*, pour aborder les imaginaires collectifs lorsque confrontés à des contradictions. Cet ouvrage s'inscrit aussi dans ses démarches de comparaison des identités et des cultures nationales chez les collectivités neuves. Généralement, l'histoire des idées s'applique à étudier les idéologies en rapport avec les groupes sociaux qui les animent, et ce, en tant qu'ensembles coordonnés de valeurs et d'idées. Bouchard fait l'inverse en les étudiant à travers leurs contradictions. Il part du postulat que toute tentative de construction d'un discours rencontre des contradictions que la raison tente de surmonter. Pour cela, la raison fait appel au mythe comme producteur de cohérence. Dans cet ouvrage, Bouchard étudie le discours de la colonisation et la pensée de quatre intellectuels, c'est-à-dire Arthur Buies, Edmond de Nevers, Édouard Montpetit et Jean-Charles Harvey.

Selon la typologie de Bouchard, la raison peut utiliser le mythe pour se débarrasser de la contradiction en omettant un des énoncés contraires, c'est le cas de la *pensée radicale*. Ou encore, elle peut, avec l'aide du mythe, tenter de s'accommoder de la contradiction. Lorsqu'elle y parvient, c'est que la raison réussit à faire intervenir le mythe de façon à établir une tension créatrice entre énoncés contraires. C'est le cas de la *pensée organique* qui induit une grande confiance collective, un dynamisme, etc. Lorsqu'elle n'y parvient pas, c'est qu'elle a recours à un mythe inopérant. C'est le cas de la *pensée fragmentaire* qui elle induit le doute de soi, le repli, etc.

Dans le premier chapitre, Bouchard aborde les utopies des Québécois à travers l'histoire en tant que volonté de reconstruire la vie sociale et en tant

que rêverie des finalités. Le Québec, comme toutes les nations du monde, a produit de grandes utopies. À titre de collectivité neuve, les utopies des Québécois s'inscrivaient en continuité ou en rupture avec l'ancien monde. Avant 1840, des utopies de continuité et de rupture ont pris forme ; les l'utopies missionnaire et d'un grand royaume français, d'une part, et les utopies des lumières et des patriotes, d'autre part. Mais l'échec des rébellions des patriotes a, selon Bouchard, mis fin aux audaces collectives des Canadiens français, et ce, jusqu'au milieu du xx<sup>e</sup> siècle.

Durant ce siècle, ce sont des utopies de continuité qui ont émergé conformément au paradigme dominant de la survivance. Les élites ont construit l'avenir de la société canadienne-française autour des références aux origines et à la tradition française. L'auteur distingue trois grandes utopies à l'intérieur du paradigme de la survivance ; une expansion territoriale du fait français vers les autres provinces et les États-Unis comme le boulevard de la nationalité, une destinée rurale avec ses valeurs et ses traditions où la famille puise à la tradition nationale la plus pure et des rêves de réorganisations collectives sans référence territoriale comme la revanche des berceaux. Pour Bouchard, en se tournant vers de nouveaux espaces, les élites ont mis de l'avant un projet de recommencement. Ces utopies ont bien une dimension de modernité et d'américanité mais elles comportent parallèlement une forte dimension terrienne, continuiste et conservatrice. En fait, ce qui caractérise le plus les utopies de la colonisation, c'est « le syncrétisme naïf, la volonté de concilier, sans y parvenir, deux trames, deux idéaux incompatibles » (p. 41). Cette impossible conciliation est pour Bouchard l'aveu d'une défaite. La colonisation fut pour l'auteur un échec ; près d'un million de Québécois ont émigré aux États-Unis contre au plus 75 000 vers de nouvelles terres qui, de surcroît, étaient peu cultivables. Pourtant, l'immigration urbaine et industrielle était plus considérable et a bouleversé la culture populaire sans que l'on en trouve de traces chez les élites sinon pour la condamner. Bouchard croit donc que ces utopies étaient une fuite, un aveu camouflé d'échec. Elles auraient pu être différentes, s'inscrivant « dans le vieil espace laurentien pour se le réapproprier en le réaménageant » (p. 47), et en s'attaquant « de front aux verrous qui paralysaient la société francophone » (p. 47).

À partir de 1940, les élites renouent avec les utopies de rupture. On retrouve une utopie de la modernité dans le *Refus Global*, une utopie de l'américanité dans le roman et le théâtre et une utopie de l'émancipation nationale et politique dans le projet souverainiste. Ces rêves se sont confondus dans l'effervescence de la Révolution tranquille qui a dessiné un projet de rupture, la tradition fut identifiée désormais à la grande noirceur, et un projet de recommencement dans le rejet du paradigme de la survivance.

La plupart des utopies expriment, selon Bouchard, le sentiment que la Cession de 1763 a brisé le destin du Canada français que les rébellions auraient pu réparer. Voilà le ressort de la pensée fragmentaire, « relancer l'itinéraire brutalement interrompu de la Nouvelle-France [...] , restaurer les conditions d'un développement à l'américaine mais dans le prolongement des traditions, opérer en somme la fameuse reconquête » (p. 56). Mais le mythe continuiste de la reconquête s'est montré impuissant à produire de grands élans collectifs de changements, « ce sont les mythes associés à la rupture politique qui se sont montrés les plus mobilisateurs dans l'histoire du Québec » (p. 58).

Dans le deuxième chapitre, Bouchard aborde la pensée d'Arthur Buies. Pour Bouchard, toute l'œuvre de Buies révèle un discours incohérent. Les propositions de Buies en matière sociale, culturelle, nationale et politique prises isolément sont radicales, mais elles sont concurrentes. Comment allier rejet de l'ancien monde pour une nouvelle culture originale et culte de la grande civilisation française à imiter ? Comment allier développement industriel tout azimut et colonisation comme reproduction de la société traditionnelle rurale ?

Dans le troisième chapitre, Bouchard étudie la pensée très contradictoire d'Edmond de Nevers. Pour Bouchard, deux fractures fondamentales émergent ; d'une part, la fracture entre le faste de la culture européenne et le manque de vie intellectuelle du Canada français et, d'autre part, une fracture entre l'attrait pour la modernité européenne et un profond attachement à la tradition. Chez de Nevers, l'utopie a pris la forme de la petite république athénienne du Saint-Laurent où la nationalité canadienne-française brillerait par son esprit, ses villes opulentes enrichies de musées, d'objets d'art et de monuments. L'appartenance à la race française en était la garantie. Pour Bouchard, c'est là une fuite dans le rêve parce que la réalité ne pouvait être que méprisable.

Dans le quatrième chapitre, Bouchard étudie la pensée d'Édouard Montpetit qui se caractérise, là aussi, par une pensée fragmentaire. Le contradictoire tenait chez Montpetit à faire cohabiter un ordre socioculturel fondé sur la tradition française avec des structures socio-économiques modernes à l'exemple des États-Unis. Dans son cas, on ne trouve pas les mécanismes du mythe pour accommoder ses contradictions. Pour Bouchard, Montpetit a le mérite d'avoir convaincu ses concitoyens de la légitimité de l'enrichissement collectif et de la modernisation économique au moyen de l'industrie et de la science, mais il contrecarrait son action en valorisant la conservation de l'ordre traditionnel. Le manque d'action politique de Montpetit signale, selon Bouchard, son sentiment d'échec.

Enfin, dans le cinquième chapitre, Bouchard étudie la pensée de Jean-Charles Harvey. Bouchard voit quatre saisons dans la vie intellectuelle de Harvey. À la première saison, sa pensée est emportée par des idéaux et des convictions opposés jamais soudés. Il empruntait les idées des intellectuels nationalistes des plus conservateurs aux plus libéraux. À la deuxième saison, sa pensée est à la recherche du juste milieu, un équilibre qui joue le rôle du mythe, « il fallait s'enrichir pour ne pas laisser l'argent dominer » (p. 180). À la troisième saison, sa pensée se radicalise sur la défense de deux ou trois principes fondamentaux. Ardent défenseur des libertés individuelles, il fallait tout y sacrifier pour la préserver même au prix d'appuyer des mesures contradictoires comme la loi du cadenas. Et finalement, sa pensée se désintègre. Harvey est devenu très conservateur et satisfait de l'ordre social existant. Prise dans son ensemble, la pensée de Harvey est proche, pour Bouchard, de la pensée fragmentaire. Harvey dressera lui aussi un bilan sévère à la fin de sa vie.

Pour Bouchard, il ne peut y avoir d'ambiguïté, « les univers intellectuels étudiés relèvent globalement de la pensée équivoque ; ils sont traversés par une fracture qui se traduit par une impuissance et se résorbe dans des échecs » (p. 243). L'idéal de la survivance est ce qui se rapproche le plus d'un grand mythe mobilisateur, « mais c'était un mythe déprimeur qui s'érigait sur une amputation, un renoncement : la nation ne se perpétuerait que dans et par la culture, en se crispant sur ses acquis et en tournant le dos aux audaces » (p. 245). En fait, très peu d'écrivains, selon Bouchard, peuvent être assimilés à l'idéologie de la survivance. Au contraire, les auteurs étudiés ont tous tenté de s'en sortir. Ce n'est donc pas la thématique de la survivance mais bien celle de la reconquête, en contrepartie du sentiment d'échec, qui a complètement traversé la période. Partout, il y a aussi la fuite qui est perceptible dans les projets de recommencement à distance. La pensée impuissante a engendré « une société délabrée qui montrait les signes familiaires d'un lourd héritage colonial et, plus généralement, d'une multiplicité de dépendances dont elle n'a pas su se défaire, faute d'un discours efficace nourri de mythes mobilisateurs » (p. 255).

L'ouvrage de Bouchard démontre assez bien que la pensée au Québec était largement fragmentaire. Mais ce qui ressort de l'ouvrage de Bouchard, c'est un constat d'échec accompagné d'un jugement. C'est le propos qui s'entend en sourdine à travers l'ouvrage. Si les Québécois sont demeurés une petite nation dominée, c'est que la pensée était impuissante, conséquence des contradictions que des mythes inefficaces n'ont pu accommoder. Les Québécois ne sont pas donné les moyens de se redresser, de rêver. Échec, réussite ou pragmatisme politique, toutes les options sont possibles. Le problème de cet

ouvrage est que le lien de causalité entre un mythe inopérant et des résultats concrets est, malgré l'habileté de Bouchard, ténu. Il est étonnant que Bouchard exprime que les choix des élites auraient pu être différents et qu'on ne doive les excuser en invoquant le pragmatisme ou le réalisme politique dont elles devaient faire preuve arguant que les utopies sont du domaine du rêve (p. 48). Si l'on considère réellement les utopies comme étant du domaine du rêve, on peut difficilement les juger en mettant en rapport les objectifs utopiques avec une réalité concrète et pondérable.